



Rédaction : 68, rue de la Chaussée d'Antin - PARIS (9<sup>ème</sup>)

**N'oubliez pas  
que l'Amicale  
compte sur  
tous ses membres  
pour continuer  
son œuvre,  
votre œuvre**

(Suite)

J'ajouterai, qu'au départ du village, nous accompagnions, dans un autre chariot, quelques parents et amis polonais de ma fiancée, également déportés.

De plus, j'avais accepté dans mon véhicule un camarade, prisonnier comme moi, et, comme moi, décidé à ramener en France une autre jeune Polonaise dont il avait eu deux enfants, une fillette de deux ans et un bébé d'environ deux mois. Mais, pour ma fiancée et pour moi, la situation s'annonçait dramatique, pour ne pas dire tragique, car nous attendions nous-mêmes un enfant dans le courant du mois.

Enfin, tant bien que mal, nous nous casâmes tous les six dans notre petit chariot sur lequel nous avions monté une bâche en guise de tente pour nous protéger de la fraîcheur des premières nuits du printemps poméranien.

En quittant Wangelkow, où, tour à tour, j'avais connu la misère, la joie et le bonheur, et auquel malgré tout me rattacheront d'inoubliables souvenirs, nous devions effectuer trois kilomètres à travers la forêt de Pinow, afin de rejoindre par le village du même nom la route d'Anklam.

Vers 9 heures nous atteignîmes ledit village. Les Allemands, sur le pas de leurs portes, nous regardaient partir, nous qui avions vécu cinq ans parmi eux dans une atmosphère souvent hostile mais quelquefois, il faut le reconnaître, bienveillante.

L'un d'eux nous dit : « Deutschland wird leer ».

« Bien sûr, et il est grand temps », pensai-je.

Une immense surprise nous attendait, alors que nous atteignions la grande route : la vue d'une interminable file de chariots, de voitures, de poussettes, de bicyclettes, voire de landaus d'enfant, tout

## Retour de Poméranie avec une jeune Polonaise

cela conduit par la foule de prisonniers et des déportés de la région qui, comme nous, se dirigeaient vers d'hypothétiques camps de rassemblement.

Pendant les trois grandes semaines du retour, d'ailleurs, je ne verrai jamais ni la fin, ni le commencement de cette colonne.

Un côté pittoresque à noter : chacun, avec de vieux chiffons fixés au bout d'une baguette flexible, avait constitué l'emblème de son pays et l'avait placé bien en vue à l'avant de son véhicule. Bien entendu, le blanc et rouge polonais avait la prédominance; mais il ne faut pas croire que les tricolores

français, belges, hollandais, tchèques n'étaient pas sérieusement représentés.

Les Russes, seuls, ne figuraient pas dans cette foule de prisonniers et déportés libérés. Aussitôt après leur délivrance, ils étaient rassemblés et emmenés vers une destination inconnue.

Je m'excuse d'évoquer tous ces détails, mais je les crois nécessaires pour comprendre l'ambiance extraordinaire qui régnait alors dans cette Poméranie conquise parmi la multitude de gens qui voyaient la fin de leurs souffrances et qui se hâtaient de retourner chez eux.

Nous fîmes quelques kilomètres encore, traversâmes Murchin et finalement fîmes halte, vers 11 heures, à Relzow, dernier village avant Anklam, pour y passer la nuit dans nos chariots. Le canon grondait toujours tout près, les Russes attaquant la presqu'île d'Usedom.

Le lendemain matin, nous reprîmes la route, atteignîmes Anklam, toujours en feu. C'est au milieu des décombres et des cadavres de soldats et de civils que nous traversâmes la ville.

D'ailleurs, tout le long de notre route, c'est par centaines que nous devions en voir, des cadavres. Parmi eux, combien y avait-il de prisonniers français ou étrangers ? Beaucoup, peut-être. Et tous ceux-là n'ont sans doute que des sépultures anonymes sur lesquelles personne ne viendra jamais prier ou se recueillir. Les Russes tués au combat devaient être immédiatement enterrés, car nous n'en vîmes jamais un seul.

A la sortie d'Anklam, premier barrage et filtrage assez sévère; les quelques Ukrainiens qui se trouvaient dans notre colonne furent arrêtés. Les Français devaient partir vers l'ouest, puis, finalement, furent dirigés vers l'est avec les Polonais.

Les difficultés de ravitaillement commençaient. Pain et lait étaient introuvables. Nous vivions sur nos maigres réserves. C'est donc l'inquiétude au cœur que nous poursuivîmes notre route vers Décheron, prochaine étape de nos péripétrations.

R. Mouney.  
(à suivre)

A mon camarade Jojo.

— Y'a une lettre pour moi, Lucien ?

— Oui, M. Bertrand, et j'crois qu'ça vient d'Epital.

Et le facteur enfourcha de nouveau sa bicyclette.

L'ami Bertrand fronça les sourcils, contrarié sans doute : Qui donc venait le troubler à l'heure suave où, assis dans sa cuisine, entre sa femme et sa fillette, il se plaisait à déguster bon café et vieille mirabelle en tirant d'une fraîche « Gauloise » de majestueuses bouffées.

Mais il retrouva son sourire, stôt qu'en bas de la missive qu'il avait crue importune, il eut reconnu le paraphe d'un ami de longue date, ancien copain de captivité.

— Qui est-ce qui t'écrit ? interrogea Mme Bertrand.

— Bah ! c'est Bastien. Ce brave Polo et sa smalah viennent demain nous demander à déjeuner et passer avec nous le dimanche de Pâques. Eh bien ! pour une surprise, c'est une surprise ! Il me semble encore le voir, à Stettin, jouant au poker; quelle véine il avait !

Mais loin de partager l'allégresse de son mari, Mme Bertrand leva au ciel deux bras potelés, mais désespérés :

— Il n'y a plus de car pour aller en ville et demain tout sera fermé ! Tout de même, ils auraient bien pu prévenir plus tôt !

— Les Bastien sont de bonne façon. Notre menu leur suffira.

— T'as bien aise de dire, toi Georges. Mais t'oublies qu'ils sont cinq, que chacun d'eux mange comme quatre et que je n'ai pris au boucher ce

### CONTE DE PAQUES

#### Poulette

matin qu'un petit rôti de veau ! Même plus une pièce de viande fumée à la cheminée !

— Débrouille-toi, Denise, c'est ton rayon, moi je me charge du vin et des liqueurs.

— Enfin, soupira Mme Bertrand, avec l'aide de Jeanne, je tâcherai de nous sortir de là tant bien que mal.

Mandée par sa mère, Jeanne, bonne grosse fille d'une vingtaine d'années, accourut tout essouffée et fut mise au courant, en deux mots, de la situation.

— Je ne vois, déclara-t-elle, qu'un seul moyen de s'en tirer.

— Lequel ?

— Tuer Poulette et la servir au riz. Il nous en reste encore de la cousine Germaine.

— Tuer Poulette !

L'organe enroué du chef de famille, la voix plus fraîche de son épouse et le cri de la jeune Odile furent unanimes à flétrir cette criminelle suggestion.

Tuer Poulette, la petite camarade qui, gentiment à l'appel de son nom, répondait comme un toutou; qui sautait sur vos genoux et venait manger dans le creux de votre main.

Tuer Poulette ! Plutôt demander à la mère Michel de sacrifier son chat, à la vieille fille de la ferme d'en face d'égorger son canari, ou demander à la bouchère du village de faire une friture avec ses poissons rouges.

Mais, voilà, quand on est la fille aînée on ne bat pas en retraite à la première escarmouche; elle était tenace et ne mâchait pas ses paroles :

— C'est bon dit-elle, gardez-la votre sale bestiole qui sème ses ordures jusque dans la cuisine et dans le corridor, qui mange tous les jours cent sous de graines et qui piétine sans arrêt votre jardin !

### LISTE DES CAMARADES AYANT PAYE LEUR COTISATION DEPUIS LA PARUTION DU DERNIER BULLETIN

- René BAUDSON
- Pierre THIERCELIN
- Georges HOLTZER
- Jean AVERSENQ
- Pierre VACHERON
- Mme Vve Léon BAZIN
- Mme Vve LE DEZ
- Maurice de VREGILLE
- Paul HANDY
- André DAMOUR
- André BOIVIN
- Jean VOISIN
- Pierre AUZIE
- André GUIBERT
- Michel VETILLART
- Frank MULLER

## Ontze nous

### DANS LE COURRIER

Jean AVERSENQ envoie ses « amitiés à tous les anciens du II C » et souhaite « bonne continuation pour le journal. (Merci de la part de tous.)

Georges HOLTZER adresse ses « meilleurs souvenirs à tous ».

Pierre VACHERON « n'ose pas nous offrir ses vœux de bonne année, ce serait plutôt ses vœux de joyeuses Pâques qu'il devrait

envoyer à tous et surtout aux anciens de Nordenham ».

(Eh bien ! mon cher Vacheron, nous acceptons volontiers et tes vœux de Nouvel An et ceux de Joyeuses Pâques. Il suffit que tu aies pensé à nous. Merci.)

Le Secrétaire.

Les tarifs postaux sont élevés. Ne manquez pas de nous adresser un timbre pour toute demande de renseignements.

## BRAVO, PAUL !..

Tous ceux qui étaient au camp, ou qui y sont passés, se rappellent, certainement, le « Gay Passe-Temps ».

Sept ans se sont déjà écoulés, mais il y a des souvenirs inoubliables, à moins que la captivité n'ait eu des conséquences trop fâcheuses sur les facultés de certains. (Je n'ai pas eu, pour ma part, connaissance de cas d'amnésie complète parmi les « ex-pensionnaires » du II C.)

Qui a assisté à quelques représentations du « G.P.T. » ne peut pas ne pas avoir connu Paul Colas, et, s'il l'a connu, ne peut pas l'avoir oublié. D'ailleurs, pour plus amples précisions, Colas, en dehors de ses activités théâtrales, avait une fonction officielle : il était employé à la bibliothèque.

Au début, Colas donnait des tours de chant et cela dès 1941.

Au mois d'août, il débuta comme acteur dans un sketch intitulé « Clair de Lune »; puis, nous pûmes l'applaudir dans « L'Arlésienne », où il tenait (et avec quel talent !) le rôle de Frédéric. « La Pe-

tite Chocolatière », « 3 % » furent de nouveaux triomphes pour lui. Je ne citerai naturellement pas toutes les pièces dans lesquelles il joua et dans chacune desquelles il excellait.

Eh bien ! Paul Colas vient encore de se couvrir de gloire : ayant obtenu sa licence de chant en 1950, il a donné le 14 mai dernier, à l'Ecole Normale de Musique, 78, rue Cardinet, un récital dans lequel il s'est tout simplement montré remarquable.

Nous avons été quelques-uns, anciens du II C, à pouvoir aller l'écouter et chacun de nous se disait : « Comme il est dommage que beaucoup d'autres qui l'ont connu ne soient pas là ! ». Quel chemin parcouru dans l'art du chant depuis 1945 ! Quelle joie et quelle fierté pour nous qui sommes ses amis de constater sa réussite ! Quel délice de l'entendre !

Tous ceux qui ont pu être présents ne regrettent certainement pas leur soirée. N'est-ce pas, Michel (Paureau), Charles (Damet), Robert (Vieville) ?

Paul, nous sommes fiers de toi. Tu fais honneur au II C dans une branche où pourtant les candidats au succès ne manquent pas. Grâce à ton travail, à ta ténacité et aussi et surtout aux dons naturels que tu déployais déjà là-bas, tu as réussi : nous te crions : « Bravo ». Puissions-nous un jour être plus nombreux à t'applaudir; lors de notre banquet de l'année prochaine, par exemple... Qu'en dis-tu ? Auvergne n'est pas si loin, que diable !

En attendant, tous, nous te souhaitons bonne continuation et aussi meilleure réussite, si possible.

G. Manin.

## HISTOIRE DE K. G.

Parmi tant d'histoires recueillies à la Revier par nos camarades soumis aux durs labeurs des Kommandos, il en est une qui vaut la peine d'être racontée.

En Poméranie, une équipe de bons Français, travaillent dans un Kommando d'agriculture. Un certain jour, ils apprennent le départ de quelques prisonniers, lors d'un premier convoi au titre de la Relève.

Leur patron de circonstance leur tint une conférence à ce sujet : « La libération de chacun dépend du bon travail fourni. Autrement dit, les bons travailleurs seront libérés sur rapport de l'exploitant (ou plutôt de l'exploiteur) aux autorités supérieures régissant le service des Prisonniers de Guerre ».

Conformément au règlement, le chef du Kommando détenait la liste de ses prisonniers et devait signaler les « Distingués au travail » par le pointage d'une croix.

Enfin, bref, de jour en jour, durant les journées laborieuses, le chef-inspecteur ne pouvait leur faire une observation sans ajouter qu'il ferait sur la liste une « Kreuz Gut Arbeit ».

Cela leur était répété, paraît-il, jusqu'à vingt fois par jour.

Si bien que cette menace de marque de Kreuz (ou de manque de Kreuz) sur la liste finit par leur casser les oreilles.

Aussi imaginèrent-ils de confectionner des croix avec des boîtes de conserves, de les épinglez à leurs vareuses et de se présenter au travail munis de leur décoration.

Au rassemblement pour la distribution des outils, le chef bauer vit tout de suite les insignes et vociféra le guttural « Was ist

FP RES 402



Ce n'est certes pas une sinécure, en une période de difficultés financières telles celles traversées par notre pays, que de tenir les cordons de la bourse.

Et la place de l'actuel secrétaire d'Etat au budget n'est guère enviable, coïncé qu'il est entre la nécessité de faire face à l'accroissement, géométriquement accéléré, des dépenses de la nation, d'une part, et, d'autre part, l'impossibilité pratique d'augmenter les ressources de l'Etat, — à moins de déclencher, outre un mécontentement unanime, une hausse générale.

Pourtant, il est pénible d'avoir à constater, une fois de plus, qu'en semblable conjoncture ce sont toujours les mêmes victimes expiatoires que choisissent les pontifes de la rue de Rivoli.

Il convient d'ailleurs de noter que ces pontifes ce ne sont pas les ministres, souvent pleins de bonne volonté mais trop provisoires pour faire prévaloir les conceptions les meilleures; hélas non! les véritables maîtres en la matière, — fait paradoxal pour une démocratie, — ce sont les services, irresponsables, en droit, tout-puissants, en fait, parce que permanents et prétendument compétents.

Là sont les sacrificateurs du Moloch aveugle, qui rognent et tranchent, non pas au petit bonheur mais pour le grand malheur de ceux qui constituent leurs holocaustes de prédilection: les orléanais de la Nation et, particulièrement, les anciens combattants et victimes de guerre.

Depuis bientôt trente-cinq ans qu'un grand Français proclama: « Ils ont des droits sur nous », les anciens combattants, leurs veuves, leurs orphelins, leurs vieux parents, ont pu mesurer le peu de valeur réelle des titres à la reconnaissance de l'Etat, du moins selon l'appréciation de certains fonctionnaires trop zélés.

Chaque fois que ceux-ci sont en quête d'économies, ils se tournent automatiquement vers le ministère des A.C. et V.G. Et, d'ailleurs, s'il existe encore, nous ne leur en devons aucune gratitude car ils ont tout fait pour le supprimer puis, du même coup, s'arroger de pleins pouvoirs de tulle sur ses assujettis.

Un nouvel exemple de cet acharnement maléfaisant est fourni par la décision, projetée récemment dans les services du budget, — afin de satisfaire à l'article 6 de la loi de finances, article ordonnant des abattements de dépenses pour un montant minimum de 110 milliards, — d'opérer une compression de 3 milliards sur les crédits de la rue de Bellechasse.

Comme une telle somme ne pouvait, légalement, être prélevée sur le chapitre des pensions, c'est donc au détriment des dépenses de fonctionnement qu'il fallait la récupérer; ce qui se traduisait inévitablement par des réductions de personnel, au moment précis où l'on déplore le retard croissant de tous les travaux incombant aux Offices et services des A.C., qu'il s'a-

## Sous le signe de l'escamotage

gisse des opérations de réforme et de leur notification officielle aux intéressés, de l'attribution des cartes et des pensions aux combattants des diverses catégories, etc...

Il faudrait être bien naïf pour croire à un manque de réflexion chez les promoteurs des restrictions budgétaires envisagées: on fait, ils n'ignoraient pas qu'ils auraient pour répercussion immédiate de reculer notablement le paiement de ce qui est dû à de très nombreux ayants droit. C'est là, certes, une politique de débiteur malhonnête, indigne d'une grande nation mais bien dans la ligne de ces calculateurs sans scrupules.

Ils argumentent pour leur défense qu'ils ont la lourde charge de maintenir à flot une trésorerie particulièrement obérée. Personne ne songerait à le contester et il ne s'agit pas ici de chercher, dans le passé et dans le présent, ni les causes ni les responsabilités de cet état de fait.

Toutefois, que penserait-on d'un capitaine qui, son navire faisant eau, s'aviserait de jeter par-dessus bord les femmes, les enfants, les vieillards, les blessés et, de préférence, tous ceux à qui il devrait de l'argent.

Ce n'est pas se montrer digne du commandement que recourir constamment à des solutions faciles pour masquer une singulière incapacité à en trouver d'efficaces.

C'est pourtant la méthode coutumière à trop de techniciens plus soucieux de résultats spectaculaires que d'élémentaire équité, ainsi que le prouve la dernière, — en date, hélas! — de leurs manœuvres et qui s'attaque directement, celle-là, aux maigres droits reconnus par le Parlement aux anciens P.G.

L'annonce de l'amputation envisagée sur les crédits des A.C. et V.G. ayant déclenché un concert de protestations, tant parmi les ressortissants de ce ministère que dans son personnel justement alarmé, les auteurs des projets d'économies procédèrent à un prudent repli sur des positions qui semblent avoir été préparées à l'avance.

C'est ainsi que le décret 52.437 du 28 avril 1952, portant application du fameux article 6 au budget des A.C. et V.G., s'il ne supprime que 141 emplois, — ce qui est encore trop dans des services à effectifs déjà insuffisants, — annule définitivement une somme totale de 1.250 millions (en chiffres ronds), dont le détail intéressera particulièrement les P.G.

39 millions proviennent d'abattements sur les dépenses de personnel; 55 millions des dépenses de matériel, fonctionnement des services et travaux d'entretien;

3 millions des dépenses de charges sociales;

21 millions de l'appareillage des mutilés;

32 millions de la subvention à l'Office national des A.C. et V.G.;

400 millions du « règlement des droits pécuniaires des F.F.C.I. et des déportés et internés de la résistance »; et, tenez-vous bien!...

700 millions du « pécule alloué aux prisonniers de guerre et à leurs ayants cause ».

Voilà! passez, muscade!

Là où il y avait un milliard, il n'y a plus que 300 millions.

Ce n'est pas tout, il y a mieux, il y a plus fort!

Si l'on veut bien se pencher sur la loi 51-1486, du 31 décembre 1951 (qui fixait les crédits du ministère des A.C. et V.G.), on constate qu'aucun crédit n'était inscrit ni reporté au poste « Règlement des droits pécuniaires des F.F.C.I. et des déportés et internés de la résistance ».

Par quel artifice peut-on réduire de 400 millions un crédit égal à zéro.

Pour faire sortir quelque chose d'une boîte vide, il faut une opération de levidige, du genre de celle que ces messieurs des finances semblent bien nous avoir soigneusement préparée.

Voici en quoi elle consiste.

Lors de sa rentrée, c'est-à-dire le 20 mai, le Parlement aura à délibérer sur un projet de loi portant le numéro 3.135, et ayant pour titre: « Projet de loi relatif à diverses dispositions d'ordre financier applicables à l'exercice 1952 », et qui est une sorte de complément ou, plus exactement, de rectificatif à la loi de finances.

Dans son article 55, le projet confirme l'octroi d'un pécule aux prisonniers de guerre, tel qu'il est prévu dans la loi de finances n° 3031 pour l'exercice 1952, au chapitre 6040 du budget des anciens combattants et victimes de la guerre.

Mais, en article 57, on voit surgir l'astucieux expédient imaginé pour amputer, avec toutes les apparences de légalité, la dotation prévue au chapitre 6040 de la loi précitée.

Cet article 57 traite de l'« octroi d'un pécule aux déportés et internés politiques » et est ainsi libellé:

Le taux du pécule institué par l'article 5 de la loi numéro 48.1404 du 9 septembre 1948 est fixé:

— pour les déportés, à 1.200 francs par mois d'internement ou de déportation;

— pour les internés politiques, à 400 francs par mois d'internement.

Le pécule sera attribué, dans les conditions prévues par la loi numéro 48.1404 du 9 septembre 1948, aux déportés et internés politiques justifiant de leur titre par la production de la carte délivrée en application du décret numéro 50.325 du 1<sup>er</sup> mars 1950 et n'ayant perçu ni solde ni traitement ni salaire au titre de la période de déportation ou d'internement.

Un décret pris sur le rapport du ministre des anciens combattants et victimes de la guerre et du secrétaire d'Etat au budget fixera les conditions d'application des dispositions ci-dessus.

Les dépenses correspondantes seront, pour l'exercice 1952, imputées sur le chapitre 6040: « Pécule alloué aux prisonniers de guerre et à leurs ayants cause » du budget des anciens combattants et victimes de la guerre. Suit cet exposé des motifs dont la lecture laisse percevoir une autre atteinte aux promesses faites aux anciens prisonniers de guerre:

L'article 5 de la loi n° 48.1404 du 9 septembre 1948 a décidé l'attribution d'un pécule aux déportés et internés politiques.

Ce texte prévoyait qu'une loi ultérieure fixerait le montant et les conditions d'attribution de ce pécule.

Tel est l'objet de l'article ci-dessus dont les dispositions entraînent pour le budget général, une dépense totale dont le montant peut être évalué à 2 milliards de francs environ.

Par analogie avec les dispositions prévues en ce qui concerne l'allocation du pécule aux prisonniers de guerre, il est proposé de répartir cette charge sur l'exercice 1952 et les deux exercices suivants.

Pour l'exercice 1952, il est apparu, compte tenu du rythme de délivrance de cartes aux intéressés, que la dépense à prévoir ne serait pas supérieure à 250 millions de francs.

Pour rester dans la limite du montant des crédits globaux fixé par l'article 2 du projet de loi de finances n° 3031 pour l'exercice 1952, il est proposé d'imputer cette dépense sur la dotation du chapitre 6040: « Pécule alloué aux prisonniers de guerre ou à leurs ayants cause » du budget des anciens combattants et victimes de la guerre.

Il reste entendu que cette imputation ne modifie en aucune manière les dispositions générales de l'article 55 ci-dessus.

En particulier, le montant de la dépense totale consécutive à l'attribution du pécule aux prisonniers de guerre reste fixé à 10 milliards de francs.

Les anciens prisonniers de guerre ont une trop grande sympathie pour leurs frères de misère, déportés et internés, pour que ne fasse pas long feu tout machiavélique espoir de les dresser les uns contre les autres, — ne fût-ce que par la fixation de taux de pécule différents selon les catégories.

Mais ils ne sauraient admettre que, pour faire face, à retardement d'ailleurs, à une dette indéfiniment accrue, les « techniciens » de la rue de Rivoli, — sans chercher plus avant dans un budget excédant 3.000 milliards dont « les Finances » absorbent leur large part, — sacrifient d'autres orléanais non moins légitimement fondés dans leurs droits.

A plus forte raison, ces orléanais lésés ne supporteront-ils pas d'être ainsi dépouillés en deux temps: d'abord de 700 millions, à titre de compression de dépenses; ensuite de 400 millions destinés à créditer un poste — celui du pécule des déportés — déjà grevé d'une annulation de même valeur.

Là encore, d'ailleurs, une question se pose: même pour nos chers, — dans le sens de coûteux, — « techniciens » 700 et 400 font 1.100; or le chapitre 6040 ne s'élève qu'à 1 milliard (exactement 999.999.000 fr., par suite d'une réduction indicative de 1.000 fr. qui s'était produite lors du vote); dès lors, n'est-il pas à craindre que les 100 millions supplémentaires ne soient imputés sur la tranche 1953 du pécule des P.G. ou sur les deux tranches, de 500 millions chacune, votées en août et décembre 1950 au titre du pécule des P.G. décédés?



Cela peut sembler une plaisanterie. Mais le « brain trust » inamovible de nos grands argentiers éphémères nous a habitués aux plus mauvaises.

Nous les avons déjà vus à l'œuvre avec la spoliation larvée dont pâtissent les ayants cause des victimes de la captivité.

Il y a bientôt deux ans pour l'une, dix-huit mois pour l'autre, que les deux tranches dont nous venons de parler ont été inscrites au budget. Cependant, du fait de lenteurs voulues, rien n'a été réparti de ce milliard dont le pouvoir d'achat, — on ne saurait trop le répéter, — s'épuise plus rapidement encore, hélas! que notre patience pourtant soumise à de fréquentes épreuves.

Mais nos Robert Houdin, — pour ne pas dire Robert Macaire, — du palais du Louvre n'entendent même pas limiter au temps ainsi gagné le bénéfice de leurs attermolements.

Comme nous en exprimions naguère la crainte, ils prétendent maintenant inclure ce milliard des P.G. décédés dans « le montant de la dépense totale consécutive à l'attribution du pécule aux prisonniers de guerre... fixé à 10 milliards de francs ». (Ce sont les termes exacts de l'exposé des motifs de l'article 57 reproduit plus haut.)

Ainsi, ce ne sont plus que 9 milliards qui seraient affectés, — en un nombre d'années impossible à calculer au train où vont les choses et étant donné qu'il n'y a nulle raison de ne pas puiser, en vertu du précédent que crée l'article 57, dans notre dotation, au profit de tel ou tel poste démunî, — ainsi, ce ne sont plus que 9 milliards qui seraient affectés au pécule des P.G. encore vivants: soit environ 3/8<sup>e</sup> du chiffre que les services des finances eux-mêmes estiment indispensable, et impossible à accorder sous peine des pires catastrophes matérielles, pour solder un pécule de 400 francs par mois; il est vrai que c'était il y a cinq ans: ils ont donc eu le temps de reviser leurs statistiques... ou de tirer des mêmes des conclusions diamétralement opposées...

« Il fallait un calculateur », raille-t-il, par la bouche de Figaro, Beaumarchais, « ce fut un danseur qui l'obtint. »

De nos jours, rue de Rivoli, ce serait plutôt un escamoteur.

Marcel L.-C. Moyse.

Ce numéro était à l'impression lorsque le chef du gouvernement, devant la protestation unanime des anciens P.G., a formellement affirmé que l'attribution du pécule se ferait, en tout état de cause, sur la base de 400 francs par mois et que la répartition aux ayants cause de nos morts allait incessamment commencer.

Nous enregistrons avec joie ces promesses et nous tiendrons nos camarades au courant de leur réalisation.

## ACHETEZ MOINS CHER

Nous rappelons à tous nos camarades qu'en vertu de l'accord passé avec le Groupement Economique d'Achats (G.E.A.), dont le siège est sis 12, rue de Paradis, à Paris (10<sup>e</sup>), cet Organisme met à la disposition de nos adhérents son vaste réseau de fournisseurs, grossistes et fabricants, qui leur consentiront des remises immédiates de l'ordre de 10 à 25 %, des prix de gros et de fabrique sur tous leurs achats.

Ces remises sont accordées, notamment, sur:

AMEUBLEMENT (Meubles tous styles, d'époque ou modernes, rustiques, bois blanc, fauteuils et divans cuir et tissu, lits métalliques, matelas, couvre-pieds et couvertures. Tapis et moquettes, tissus d'ameublement, rideaux et voilages, papiers peints et peinture, lustrie, etc...)

APPAREILS MÉNAGERS de toutes marques (Aspirateurs, appareils ménagers électriques, radiateurs électriques, cuisinières à charbon, à gaz, à l'électricité, mixtes, réfrigérateurs, poêles, et réchauds, batteries de cuisine, etc...)

BOUTERIE, ORFÈVRE, HORLOGERIE (Tous bijoux, joaillerie, orfèvrerie, montres, carillons, pendulettes, etc...)

MARQUINERIE ET ARTICLES DE VOYAGE (Sacs de dame, portefeuilles, tous articles de voyage, etc...)

HABILLEMENT pour homme, femme et enfant (Tailleurs et complets, manteaux et pardessus, robes, fourrures, pelletterie, corsets

et ceintures, canadiennes, chaussures, tous tissus, layette, imperméables, chemiserie, bonneterie, lingerie, etc...)

DIVERS (Cristaux et porcelaines, coutellerie, parfumerie, optique et lunetterie, radio et télévision, disques, armurerie, quincaillerie générale et de jardinage, parapluies, articles de sport et camping, voitures d'enfants, jouets, cycles et motos, accessoires d'auto, tous les combustibles, etc., etc...)

Des carnets d'achats sont à votre disposition, à notre siège, 68, Chaussée-d'Antin, Paris (9<sup>e</sup>) ou directement au G.E.A., 12, rue de Paradis, Paris (10<sup>e</sup>).

Ce carnet comporte les nom, adresse, téléphone des fournisseurs, métré les desservant, jour de fermeture de leur Etablissement, et montant des remises accordées ou conditions spéciales de gros et de fabrique consenties au porteur.

Pour tous renseignements, nos adhérents peuvent s'adresser directement au G.E.A., 12, rue de Paradis (10<sup>e</sup>). Métro: Gare de l'Est, soit par lettre, soit en se rendant à cet Organisme où le meilleur accueil leur est réservé. Les bureaux sont ouverts tous les jours, sauf le dimanche, de 9 heures à 19 heures, sans interruption.

Utilisez votre carnet d'achats: vous serez agréablement surpris des économies substantielles qu'il vous fera réaliser en vous fournissant en articles de qualité dans les meilleures maisons.



## RECHERCHES

Notre camarade du XVII A, Albert Sanguy, du 294<sup>e</sup> R.I., serait reconnaissant à ceux qui l'auraient connu soit à son unité soit au camp, notamment le caporal-chef Penze, du Nord, et Edmond Courtin, de Seine-et-Oise, de lui adresser une attestation (signature légalisée) de présence au 294<sup>e</sup> R.I., document qui lui est réclamé par l'Office des A.C. et V.G., l'autorité militaire se trouvant dans l'impossibilité de fournir tout renseignement sur ses états de service. Lui écrire directement: Albert Sanguy, 65, avenue Marat, Arrouville-lès-Gonnesse (Seine-et-Oise).

**A. et R. BARRIÈRE frères**  
VINS FINS ET SPIRITUEUX  
Prix spéciaux aux amicalistes de la part d'Armand Barrière  
41 à 45 bis, Cours du Médoc, Bordeaux  
(Ancien de l'Ofsig XVII A - Baraque 22)  
Représentants demandés

**RADIO-CARILLON** A. NOËL EX P.G.  
FOURNISSEUR DE LA F.N.C.P.G. ET ŒUVRES A.C.P.G.  
10, RUE PIERRE-PICARD PARIS 18<sup>e</sup>  
SANS INTERMÉDIAIRES, DIRECTEMENT DE MON ATELIER  
EXPÉDITION DANS TOUTE LA FRANCE CORSE - AFRIQUE DU NORD PAR AVION  
CARILLON 621  
MODÈLE MOYEN  
6 LAMPES ALTERNATIF TOUTES ONDES  
GARANTIE TROIS ANS - LAMPES 8 MOIS  
15.600 - FRANCO 16.100  
CARILLON 623  
ÉBÉNISTERIE LUXE  
16.900 FRANCO 17.500  
CATALOGUE GRATUIT  
RÈGLEMENT APRÈS RÉCEPTION ET ESSAI SUR DEMANDE FACILITÉ DE PAIEMENT  
**A VOTRE DOMICILE**  
12 MODÈLES 6 A 8 LAMPES COMBINÉ RADIO-PHONO CADRES ANTIPARASITÉS

TOUTES IMPRESSIONS ANILINE EN 1 ET 2 COULEURS (tracts, circulaires, prospectus, étiquettes) aux meilleures conditions pour les camarades ex-P.G.  
Adressez-vous à G. Simon  
48 bis, avenue du Général-de-Gaulle, Vincennes. Dau. 40-14

Que faire lorsqu'un malentendu sur les termes transforme une intention bonne en soi et que la polémique personnelle, écartant la discussion, la remplace par un échange de propos qui voilent la réalité ?

On peut, sans doute, s'asseoir paisiblement sous un arbre et se réfugier derrière le droit qu'à chacun de s'exprimer comme il l'entend, sous réserve de l'application des lois sur la diffamation.

Cette attitude, qui prend sa justification dans la liberté de la presse, se défend, lorsque, connaissant bien les éléments de la question, on ne cherche pas à juger au fond et on se borne à compter les coups; elle doit beaucoup aussi, avouons-le, à la paresse.

Mais il faut se secouer lorsque les spectateurs qui ne savent pas risquent de prendre la joute pour un combat sérieux, et rappeler l'origine de la dispute.

Née de la décision de la F.N.C.P.G. d'établir un fichier du péculé et de la remarque de Moïse que le formulaire n'était pas officiel et que sa diffusion était peut-être prématurée, elle aurait dû n'être qu'un échange d'observations sur l'opportunité de la mesure et des moyens d'application envisagés. Elle s'est — pour des raisons qui restent obscu-

res pour moi — transformée en une querelle de personnes, troublant les lecteurs du « P. G. » et des journaux de l'U.N.A.C. plus par le ton que par le fond — car, dans le même temps, la contradiction était manifeste entre cette humeur étalée dans la presse et la disparition progressive de toutes les divergences qui ont pu se préparer à certains moments U.N.A.C. et F.N.C.P.G. On aurait pu même se demander si de malins esprits ne cherchaient pas à faire renaître de ses cendres le phénix d'on ne sait quelle discorde décédée.

Bien des ouvrages ont été publiés sur la résistance et nous partions récemment, ici même, du livre, — « Bande à part », — où notre camarade Jacques Perret, évoque, avec un désenchantement mélancolique, quelques épisodes de la vie quotidienne d'un maquis.

M. Jean de Robert, dans les trois tomes de son œuvre, qu'il a sous-titrée « Les tribulations d'un enfant du xx<sup>e</sup> siècle » et dédiée « à ceux qui se sont battus pour que les choses changent » nous présente un tableau beaucoup plus étendu des diverses phases de la résistance.

Pour nous mieux familiariser avec son personnage central, Mateo Luciani, il nous fait partager ses tribulations depuis ses amours de jeunesse qui, par un malheureux concours de circonstances, l'amèneront aux Bat' d'Al' puis à participer avec les goudiers à la lutte contre Abd-el-Krim jusqu'à ce que, grièvement blessé et réformé, il rentre dans la vie civile, avec la nostalgie des larges espaces, des chevauchées à corps perdu, la soif d'une liberté que l'on ne peut trouver que dans l'aventure.

Mais, pour Mateo, venue la guerre de 1939, l'aventure aboutit à l'arrestation, à l'embarquement

## PAS D'ÉQUIVOQUE

Il n'y a rien de cela et il n'y a jamais rien eu de semblable; il suffit, au demeurant de relire les textes de la controverse sur le fichier pour s'en rendre compte; bien plus les rappels du passé, lorsqu'ils sont dépouillés des commentaires trop vifs, — et complets dans leur exposition, — montrent comment, peu à peu, nos deux mouvements ont su éviter les traquenards de la facile surenchère et de la rivalité maldroite. Certes, il y a eu des coups durs, dont certains ont retardé la mise en route d'un programme d'activité étudié

en commun, mais la « querelle du fichier » n'en est pas un. Par contre, le malaise qu'elle a engendré aurait dû être évité si le Comité de liaison demandé par nous avec insistance, et d'ailleurs accepté par la F.N.C.P.G., avait fonctionné. Il n'est pas douteux qu'il aurait été saisi de cette question dès son début et qu'il aurait ainsi publié un communiqué expliquant que la F.N.C.P.G. n'avait pas d'intention machiavélique quand elle lançait le formulaire statistique, ni l'U.N.A.C. de jalousie boudeuse quand elle mettait en garde

contre un excès d'optimisme sur les résultats.

Nous croyons, en toute bonne foi, que nous avons laissé l'initiative des réunions du Comité de liaison à la F.N.C.P.G. — nous venons d'ailleurs de le redire à Lyon — peut-être nous sommes-nous trompés; dans ce cas, nous n'hésitons pas à redire que nous sommes prêts à venir à la première invitation qu'elle voudra bien nous faire dès qu'un problème important se posera, et mieux encore à nous rencontrer à intervalles réguliers, de manière à établir le contact, qui doit consacrer une entente harmonieuse et préluder à une articulation qui, respectant les droits de chacun et faisant sa part aux tâches des uns et des autres, supprimera les frottements qui parfois gênent ou freinent notre action commune.

Attention ! des problèmes essentiels ne sont pas encore résolus; certains de nos adversaires — il y en a — n'ont pas perdu espoir de revenir sur des accords qu'ils considèrent comme des faiblesses. Notre division les réjouirait. Notre union les confondra.

Anciens frères de misère, nous sommes toujours frères de combat. Comme des frères nous nous chamaillons parfois; comme des frères nous devons nous aimer.

René Seydoux,  
Président de l'U.N.A.C.

### Nous avons lu pour vous

Dans le creuset...  
par Jean de Robert  
(Editions la Bruyère)

vers les géoles nazies. Il s'en évadait, vivra en marge, dans les alentours de Berlin, organisera une chaîne d'évasion pour les P.G. jusqu'à ce que, las de ce qu'il considère comme une inaction par comparaison avec le travail qu'il se sent capable de faire dans la résistance active, il rentre en France.

Là, il courra de bagarre en coup de main, de parachutage en dynamitage, partout où peut se battre un homme à une époque où les occasions ne sont pas rares... et ne trouvent d'ailleurs pas tellement d'amateurs, beaucoup moins en tout cas qu'il ne s'en trouvera plus tard pour revendiquer le mérite du succès.

Les personnages de M. Jean de Robert ne se font guère d'illusions sur ce point. L'un d'eux constate : « Une personne sur cent est faite pour lutter. L'humanité somnole et sa vie n'est encore que sexuelle et gastrique. Une poignée d'idéalistes l'arrachent, de loin en loin, à sa longue léthargie, des idéalistes de l'action qui cherchent dans la violence à dominer un monde inique et à rendre possible un monde meilleur. Bien sûr qu'ils sont seuls, Mateo. Seuls et condamnés d'avance. »

Et Mateo de conclure avec amertume :

« Bien sûr. Mais une chose me dégoûte : ceux qui nous font marcher, aujourd'hui, seront demain nos juges. Nous exécutons leurs basses œuvres et ils nous appellent des soldats sans uniforme, des héros. Demain, nous défendrons la liberté contre eux, et ils nous traiteront de communistes, de terroristes, de tueurs. »

Mais, en général, Mateo et ses compagnons ne philosophent pas, ils agissent avec une frénésie de vivre dangereusement qui ne leur laisse guère le temps de penser, et ils entraînent le lecteur à leur suite à travers mille péripéties parfois cocasses, le plus souvent tragiques, au milieu desquelles grenades, mitraillettes, colts, bazookas et charges de plastic jouent le rôle dominant de ce roman de cape et d'épée, vécu en plein xx<sup>e</sup> siècle.

M.L.C.M.

« Dans le creuset » est en vente à l'U.N.A.C. ou peut être envoyé franco sur demande accompagnée d'un mandat chèque postal adressé au C.C.P. : U.N.A.C. Paris 3152-11, d'un montant de 750 francs (pour les 3 tomes) au lieu de 900 francs en librairie.

## Informations...

### Pour les combattants volontaires de la Résistance

Ainsi que nous l'indiquions dans notre précédent numéro, le Bureau directeur de l'U.N.A.C. avait demandé au ministre des A.C. et V.G., de bien vouloir faire étudier la prorogation du délai imparti aux résistants des camps pour le dépôt de leur demande de carte de combattant volontaire de la Résistance.

Cette question semble devoir être rapidement tranchée dans un sens satisfaisant ainsi que le précise une lettre de M. Emmanuel Temple, que voici :

J'ai l'honneur de vous faire connaître qu'à ma demande il a été inséré dans le projet de loi n° 3135, relatif à diverses propositions d'ordre financier applicables à l'exercice 1952, un article 56 prévoyant que les délais impartis pour les demandes de titre de combattant volontaire de la Résistance seront prorogés :

— jusqu'au 25 mars 1953 pour les bénéficiaires du décret du 21 mars 1950 (résistance métropolitaine);

— jusqu'au 18 mai 1953 pour les bénéficiaires du décret du 5 mai 1951 (résistance hors de la métropole).

Le même texte stipule en outre que les délais pour la présentation des demandes de prêts seront prorogés, pour les bénéficiaires de la loi du 25 mars 1949, jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1953.

Dès à présent, une première mesure a été prise : l'article 34 de la loi n° 52.410 du 14 avril 1952, portant ouverture et annulation de crédits sur l'exercice 1951 et ratification de décrets, décide « que le délai prévu par l'article 3, de la loi n° 49.418 du 25 mars 1949 relative au statut et aux droits des combattants volontaires de la Résistance, prorogé par la loi n° 51.697 du 24 mai 1951, est à nouveau prorogé jusqu'au 25 mars 1953 »; la question se trouve donc réglée pour la résistance métropolitaine.

En ce qui concerne les deux autres points évoqués ci-dessus, le projet de loi n° 3135, qui n'a pu être examiné par l'Assemblée nationale avant les vacances parle-

mentaires, suit le cours normal de la procédure et sera repris dès la rentrée.

Nos camarades postulants à la Carte de C.V.R. peuvent donc continuer à présenter leurs demandes pour lesquelles nous tenons à leur disposition les formulaires officiels.

Au sujet de la constitution de ces dossiers, le directeur de l'Office national vient d'attirer l'attention des Offices départementaux sur la question des pièces justificatives dont l'original devait, en vertu d'une circulaire du 6 mars 1952, être transmis à l'Office national, car il est apparu que nombre d'intéressés se refusent à se dessaisir de documents originaux dont ils redoutent la perte.

Dans ces conditions, il convient de renoncer à la communication desdits originaux. Toutefois, il est tout particulièrement souligné qu'à défaut de ceux-ci, les documents produits en copies ne seront retenus, comme moyen de preuve des services qu'ils tendent à établir, que si les mentions inscrites sur les copies en cause ont été certifiées conformes par les Secrétaires généraux des Offices auprès desquels les demandes ont été déposées.

### Secours aux grands invalides de guerre pour envoi de leurs enfants à la campagne ou en colonie de vacances

L'attention de l'Office national a été attirée sur les invalides de guerre, pensionnés à 85 % au moins chargés de famille qui, percevant à ce titre les prestations familiales payées par les comptables du Trésor, ne peuvent bénéficier de l'aide accordée par les Caisses d'allocations familiales à leurs ressortissants pour l'envoi de leurs enfants à la campagne et dans des colonies de vacances, suivant des prescriptions médicales.

Les enfants de ces invalides, lorsqu'ils ne sont pas pupilles de la Nation, ne peuvent recevoir l'aide des Offices départementaux. Ils sont donc, sur le plan de l'assistance, défavorisés par rapport aux enfants des assurés sociaux et, plus particulièrement à ceux des pensionnés de guerre ayant une invalidité inférieure à 85 % et qui, pouvant travailler et étant consi-

### Pour les vacances de nos enfants

Nous vous rappelons que, comme chaque année, nos camarades de la Sarthe organisent pour les enfants de nos camarades, — sous réserve qu'ils aient de 7 à 14 ans, — un service de placements familiaux. Le prix de journée sera de 200 à 250 francs.

Le départ aura lieu le 19 juillet et le séjour pourra être d'un mois ou deux, au gré des familles.

D'autre part, nos amis de l'Hérault auront également cette année une colonie pour les enfants de 7 à 14 ans.

Cette colonie est située à Campeyrour, près de Lodève, en bordure du plateau de Larzac, à 50 kms de Montpellier, à 200 mètres d'altitude.

Le prix de la journée sera de 300 à 350 francs.

Le départ est fixé au 12 juillet et le retour au 10 septembre, avec possibilité de réduire le séjour à un mois.

Faites inscrire dès maintenant vos enfants et pupilles car les listes seront closes le 20 juin.

### DEMANDE D'EMPLOI

Camarade marié cherche emploi de concierge d'immeuble ou d'usine, ou gardien de propriété, bois ou chasse. Région indifférente. Conditions indispensables : Place stable et logement confortable. Très bonnes références. S'adresser à l'Ofitag II B

## ...et Documents

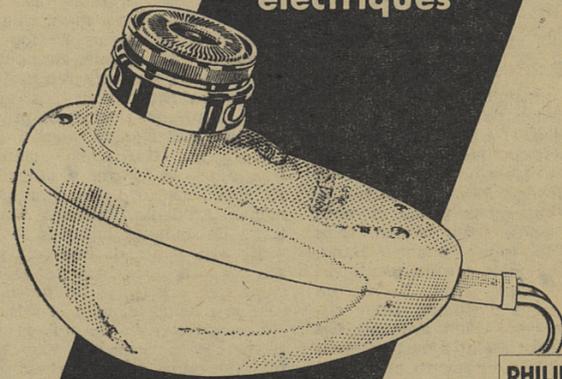
dérés comme salariés, bénéficient des avantages consentis par les Caisses d'allocations familiales.

Dans le but de remédier, dans toute la mesure du possible, au préjudice causé en cette matière aux grands invalides de guerre, la Commission permanente du Comité d'administration de l'Office national a exprimé le désir que les Offices départementaux examinent, avec une bienveillance toute particulière, les demandes d'aide qu'ils pourraient leur adresser pour faciliter l'envoi de leurs enfants à la campagne ou dans une colonie de vacances sur la recommandation du corps médical.

### Voyage annuel au tarif des congés payés

Les veuves de guerre non remariées ayant à leur charge deux enfants de moins de 15 ans et les orphelins complets de guerre, mineurs, qui désirent obtenir le bénéfice des dispositions de la loi du 1<sup>er</sup> août 1950, ont intérêt à déposer à l'Office départemental, dès que possible et sans attendre la période des vacances, une demande tendant à l'attribution de la carte dont la présentation est exigée aux guichets de la S.N.C.F. pour la délivrance de leur billet annuel au tarif des congés payés.

le meilleur de  
tous les rasoirs  
électriques



PHILIPSHAVE

Il danse encore à mon oreille, le refrain joyeux de cette chanson qui racontait les séances des Groupements provinciaux dans la salle de l'Université. Et qui s'en moquait aimablement.

La tâche la plus difficile qui incombe au « Président » de l'Association était de se procurer quelques litres de bière. Lorsque derrière soi on rassemblait une fédération puissante comme celle des Bretons ou des Parisiens, un court tonneau trapu ne présentait rien d'excessif.

L'amitié a besoin de symboles. A boire de cette liqueur qui possédait cependant plus de couleur que de goût, chacun ressentait qu'il était uni à son voisin; qu'il était son compagnon; qu'ensemble ils étaient deux et qu'ils étaient un; qu'ils étaient beaucoup et néanmoins inséparables.

« Apportez donc vos quarts, vous y trouverez l'amitié. » La défaite nous avait roulés, pareils à des grains de sable que rien ne rattrache plus.

L'armée déjà désigne ses hommes par des matricules; elle les considère comme des parallépipèdes interchangeables, si grande est la

**Si vous rencontrez un ancien camarade du II C qui ne soupçonne pas l'existence de notre Amicale, donnez-lui notre adresse et faites-nous connaître la sienne : nous lui enverrons un spécimen de notre journal et une fiche d'adhésion.**

## TRIBUNE LIBRE

# “ Apportez vos quarts ”

consommation qu'elle en fera. Bien avant Ford, elle a découvert le système de la série, la méthode de la formation à la chaîne.

Par bonheur, il émerge bien vite entre ces hommes ainsi rapprochés un esprit de corps. Les unités s'agglomèrent et forment un corps avec sa physionomie propre. Les régiments se différencient. Les mentalités sont plus diverses d'une escouade à l'autre que les uniformes qu'elles revêtent.

Mais l'armée française s'était évanouie ! Elle avait emporté les caractères de cette personnalité collective issue d'épreuves vécues côte à côte. Nous étions rendus à notre individualité anonyme. Et, afin qu'on puisse nous repérer par la baraque ou le travail, on nous avait pendu au cou une sorte de carte de visite de zinc avec un numéro gravé en creux. Nous n'étions plus que le nombre abstrait d'une gigantesque et misérable équation. Des nombres déambulants.

Mais un homme, quoi qu'on fasse, ne s'enferme pas dans un chiffre. Il est vivant. Comme la plante rabat soudain sa racine pour l'enfoncer dans le sol et y puiser sa sève, poussés par je ne sais quel géotropisme sauveur, nous nous sommes farouchement retournés vers les souvenirs du terroir natal pour nous y agripper. Bretons, Basques, Auvergnats, Corses..., nous avons constitué de petites confréries amicales où les colis et les nouvelles étaient justement partagés. De l'union sortait

la force. De l'union jaillissait l'espérance. Dans l'union se galvanisait le nécessaire courage quotidien.

L'expérience des camps ne s'est pas révélée marxiste. On ne s'y est groupé qu'accessoirement autour des métiers et des professions.

L'expérience des Stalags a été barrésienne. Comme chez l'amant à demi oublié de la Lorraine, « la terre et les morts » y ont tenu la première place. Ils ont servi de ciment. A l'échelle réduite des enclos de barbelés, ils ont rétabli l'antique géographie des vieilles provinces françaises. La leçon de sagesse nous fut administrée, que

nos paysages nous commandent, que l'espace prévaut sur le temps et en assume la direction.

Nous aimions ces provinces; chacun aimait sa propre province, découvrant dans la province voisine un éclat, une nuance qui manquait à la sienne. Sur l'ensemble des provinces se répartissaient seulement les coloris multiples de l'arc-en-ciel où se disloquent les inépuisables richesses de la lumière blanche. Aucune province n'était superflue.

Bergson s'est trompé lorsqu'il a expliqué qu'il nous fallait « amortir » l'amour de la région pour accéder à l'amour de la nation. Quelle erreur ! Celui qui n'aime pas sa région n'aimera jamais sa nation. Qui n'aime pas ceci n'aimera pas cela. L'amour ne se divise pas; on aime tout ou on n'aime rien. Que ses exigences se fassent insatiables !

Il nous faut porter à une température brûlante l'amour de la petite patrie pour le faire exploser dans l'amour de la grande patrie. Mais pourquoi arrêter arbitrairement la dialectique de l'amplification. Il nous faut aimer si fortement notre grande patrie que ce sentiment se brise et s'ouvre en amour des autres patries : en fidélité européenne.

Qui ne rêve d'un grand rassemblement où, venus de toutes les provinces d'Europe, des hommes aimeraient si profondément leurs villages qu'ils se refuseraient à détester ceux des autres. Qui ne rêve d'un congrès de prisonniers

de guerre où Français, Allemands, Italiens, Anglais et autres se retrouveraient fraternels refusant de reprendre ce fardeau de haine que les propagandes scélérates alourdissent à chaque siècle. La première internationale s'établirait; l'internationale des humiliés, des reclus, des douloureux; le sous-prolétariat des écrasés de la tourmente, victimes d'un monde déchiré. Ils travailleraient à unir le monde; à donner aux autres une paix qu'ils n'ont pas reçue. Leur agonie n'aurait pas été vaine.

Pourquoi cette tâche nous paraît-elle démesurée ? Pourquoi le cran nous manque-t-il d'arracher la paix à ceux qui ne pensent qu'à l'exploiter, en attendant de l'assassiner ? Parce que nous n'avons pas su nous dépasser jusqu'à éteindre en nous le ressentiment qui s'allume tout seul sitôt retrouvées les compétitions de la richesse dans le monde de l'égoïsme.

Parce que nous ne sommes plus réduits à l'indigence héroïque de ceux qui ne possèdent, trinquant sous les blasons lumineux des provinces françaises, qu'un pauvre quart de fer blanc...

E. Salaberry.

## POULETTE

(Suite de la page 1)

Que se passa-t-il alors dans la tête de la fillette ?

Toujours est-il que paraissant consolée, elle gagna sa chambre, brisa sa tirelire, empocha son maigre pécule, et sans que nul ne s'en aperçût se glissa hors du jardin et prit le chemin du village.

La petite avait son idée...

Il était déjà tard, Bertrand et sa femme se disposaient à sortir lorsqu'au fond du jardin retentirent des cris joyeux !

— Papa ! Maman ! venez voir !...

Les parents se dirigèrent vers la vieille caisse peinte en vert qui servait d'habitation au gallinacé condamné.

— Papa ! Maman ! venez voir ! Poulette a pondu !

Et, en fait, un œuf superbe, miraculeux, phénoménal s'élevait sur la couche de paille de Poulette.

— Faut pas la tuer, dit l'enfant, faut pas la tuer puisqu'elle gagne sa vie. Ainsi fut-il décidé à l'unanimité des voix.

Et le jury ne revint pas sur son aimable décision lorsque, ayant d'un peu plus près examiné l'œuf de Poulette, il déchiffra ces mots imprimés en bleu sur sa coque blanche : « l'œuf : 20 fr. ».

**N'oubliez pas votre cotisation pour 1952. Il vous suffit de nous envoyer un mandat-chèque postal au numéro du compte 5003-69 Paris.**

**Nous vous ferons parvenir en retour le timbre de 1952 que vous collerez sur votre carte (si vous le désirez).**

**Envoyez ce que vous pouvez : beaucoup de vos camarades comptent sur votre générosité. Merci.**

## AMICALE DE CAMP DU STALAG II C

68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9<sup>e</sup>)  
C.C.P. PARIS N° 5003-69

### Bulletin d'adhésion

Je soussigné .....

Nom ..... Prénoms .....

Date et lieu de naissance .....

Profession .....

Adresse .....

Mle de Stalag .....

Kommando N° .....

declare adhérer à l'Amicale de Camp du STALAG II C et envoyer une cotisation de .....

Fait à ..... le .....  
Signature :

Cotisation minimum annuelle : 300 fr.  
(Suivant les possibilités de chacun.)

(Suite)

A 10 heures du soir, accompagnés de deux hommes du Kommando, nous nous rendons à la gare de marchandises de la ville.

Nous allons essayer de trouver un train pour Nuremberg ou mieux encore pour Stuttgart ou l'Alsace.

Nous sautons une palissade et nous retrouvons parmi les rames. Passant d'un wagon à l'autre, nous lisons les étiquettes indiquant les destinations. Après quelques recherches infructueuses, nous trouvons un wagon-tombereau non bâché dont la fiche porte : « Nürnberg ». Ce n'est évidemment pas le rêve : rien pour s'abriter, rien pour se dissimuler, mais Nuremberg n'est qu'à 70 km. et nous devons y arriver cette nuit. Montons. Autre déception : le wagon est plein de kaolin; nous allons être dans un piteux état en arrivant à destination. Enfin ! Nous nous asseyons dans l'argile blanche et attendons. La neige recommence à tomber : au moins, nous serons camouflés. Mais que font-ils donc, ces employés ? Minuit, une heure, nous ne bougeons pas... et nous sommes gelés. Deux heures, trois heures, la rame bouge. Bang, bang ! 200 mètres sont parcourus d'un seul trait. Arrêt. Encore un long moment d'attente. Nous risquons un coup d'œil prudent. Les lumières sont éteintes partout, tout bruit, tout mouvement ont cessé dans la gare. Nous réalisons que ce n'est pas ainsi que nous atteindrons Nuremberg cette nuit. Et nous ne pouvons rester ici. Force nous est de regagner le Kommando. Nous y arrivons la tête basse, déçus, vexés de nous retrouver chez des gens qui nous croyaient partis. Non seulement nous nous sommes gelés pour rien, mais nous avons sali nos vêtements et il va nous falloir drôlement froter demain pour qu'ils redeviennent présentables. Il est en effet possible que

l'on ne prise guère notre déguisement en boulangers.

Il n'y a rien d'autre à faire en arrivant au Kommando que de se coucher : c'est ce que nous faisons immédiatement, espérant être plus heureux demain.

Le lendemain, la journée s'écoule sans incident sauf quelques crises de rage froide et dissimulée devant l'air ironique de quelques imbéciles du Kommando.

Le soir, seuls cette fois, nous nous rendons à la gare. Aurons-nous plus de chance ? La palissade est franchie. Et nous recommençons nos recherches. Rien. Toutes les rames sont passées en revue, sauf une stationnée près du quai des voyageurs. Nous n'osons l'approcher. Une courte délibération dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends son retour. De longues minutes se passent, puis j'entends une voix pressée : « Vite, les bagages ». Mon camarade est là, je lui passe son sac, je prends le mien et je le suis. Nous arrivons en courant près du train qui a démarré. Sauter en marche dans un wagon désaffecté et Rimaniol décide d'aller voir quand même. Anxieux, j'attends